

NAISSANCE ET DÉFINITION DE LA TRADUCTOLOGIE

La traductologie est une discipline universitaire et scientifique relativement récente, ce qui se manifeste entre autre par le fait qu'un grand nombre de membres de la communauté universitaire ne savent pas très exactement ce qu'est la traductologie. Il est assez courant, même parmi les spécialistes des disciplines voisines (linguistique, théorie et histoire littéraire) de confondre la traductologie avec la pratique de la traduction. Les traductologues eux-mêmes définissent la traductologie comme la discipline universitaire étudiant la traduction, voire parfois comme la *science* de la traduction, puisqu'ils aimeraient que la traductologie soit associée à une « discipline *scientifique* ayant la traduction comme objet de recherche » (les *Translation Studies* selon James Holmes, la *Übersetzungswissenschaft* en allemand). Or parfois la réalité est différente. (Gile, 2005 : 234) Du statut officiel non encore pleinement assumé de la traductologie témoigne entre autre la place qui revient aux oeuvres traductologiques chez certains libraires en France : les oeuvres traitant de différents aspects de la traduction sont parfois rangées soit au rayon « linguistique » (c'est souvent le cas des oeuvres ayant un rapport à une branche de la traduction technique ou à l'interprétation simultanée ou consécutive), soit au rayon « théories littéraires » (les oeuvres développant une théorie littéraire de la traduction ou un aspect de la traduction littéraire). Il en est de même dans certaines bibliothèques universitaires tchèques, tandis que par exemple dans la Bibliothèque nationale de France, les « théories de la traduction » ont droit à leur propre rayon.

L'approche scientifique de la traduction est assez récente (elle date des années 1950-1960), tandis que l'approche littéraire peut profiter d'une tradition déjà ancienne (la réflexion sur la traduction littéraire date dès l'Antiquité). (Gile, 2005 : 234-235)

Comme nous avons démontré plus haut, la nature de la traductologie est loin d'être évidente même dans le cadre des milieux universitaires. Il s'agit d'une discipline étudiant la traduction sous ses aspects les plus variés ; certains spécialistes de la traduction, praticiens, traducteurs ou interprètes, la conçoivent surtout comme une discipline d'étude, donc ils accentuent ses objectifs pédagogiques, d'autres, les chercheurs traductologues mettent en relief le côté théorique, conceptuel, et aspirent à ce que la traductologie soit reconnue comme une science humaine. (Gile, 2005 : 235-236)

La réflexion sur la traduction d'avant la traductologie et la périodisation de la discipline

La réflexion sur la traduction existe dès l'Antiquité, avec des textes de Cicéron, d'Horace, de Sénèque, de Pline le Jeune, de Quintilien, suivis, du Moyen Âge et jusqu'au XIX^e siècle, des textes émanant des personnalités religieuses, philosophiques et littéraires telles que saint Jérôme (*De optimo genere interpretandi*, 392-395 ap. J.-C.), saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Érasme, Martin Luther, Étienne Dolet, Joachim du Bellay, John Dryden, Gottfried Wilhelm von Leibniz, Alexandre Pope, Samuel Johnson, Novalis, Goethe, Friedrich von Schleiermacher, Wilhelm von Humboldt, Shelley, Arthur Schopenhauer, Friedrich Nietzsche. La plupart des écrits de ces personnalités sont des essais prescriptifs sur la manière de traduire (Gile, 2005 : 237).

George Steiner dans son oeuvre *After Babel* (1975) divise l'histoire de la littérature sur la traduction en Occident en quatre périodes. La première, période de réflexion fondée sur la pratique de la traduction, part des préceptes de Cicéron et Horace et va jusqu'à l'essai sur les principes de la traduction d'Alexander Fraser Tytler (1791). La deuxième période va jusqu'à la publication du livre *Sous l'invocation de saint Jérôme* de Valéry Larbaud (1946), et se caractérise par son orientation herméneutique et philosophique. La troisième commence par les premières publications sur la traduction automatique dans les années quarante du vingtième siècle, et se termine à l'époque de l'essor de la linguistique structuraliste et de la théorie de la communication dans les années soixante ; la quatrième étape commence dans les années soixante et à l'époque de la parution de l'oeuvre de Steiner en 1975, elle continue par un retour de l'herméneutique (Gile, 2005 : 237 ; voir aussi Bassnett, 1992 : 40).

Voici les quatre périodes de la réflexion sur la traduction en Occident, présentées par George Steiner dans son oeuvre *After Babel* (1975, trad. fr. 1998) : « Les ouvrages sur la théorie, la pratique et l'histoire de la traduction peuvent être regroupés en quatre périodes dont les lignes de démarcation n'ont rien d'absolu. La première irait du célèbre conseil de Cicéron de ne pas traduire *verbum pro verbo* qui figure dans le *Libellus de optimo genere oratorum* (46 av. J.-C.), et que reprend Horace dans son *Ars poetica* vingt ans plus tard, au commentaire sibyllin dont Hölderlin accompagne ses propres traductions de Sophocle (1804). C'est la longue période au cours de laquelle, du travail effectif du traducteur, se dégagent directement analyses et conclusions marquantes. Parmi celles-ci, les observations et les polémiques de saint Jérôme, la lettre sur la traduction de Luther (1530, *Sendbrief vom Dolmetschen*), les discussions de Du Bellay, Montaigne, de Jacques Amyot sur sa traduction de Plutarque, les développements de Dryden sur Horace, Quintilien, de Pope sur Homère, etc. Dans cette phase, on rencontre des textes théoriques

de premier plan : le *De interpretatione recta* de Leonardo Bruni (1420 environ), et le *De optimo genere interpretandi* de Pierre-Daniel Huet, publié à Paris en 1680 après une version moins complète datée de 1661. Le traité de Huet représente [...] l'un des exposés les plus complets et les plus sensés jamais élaborés sur la nature et les problèmes de la traduction. Il n'en demeure pas moins que cette première période se caractérise par une orientation empirique prononcée.

On peut considérer que l'époque où problèmes et notation technique restent à l'état embryonnaire se termine sur l'*Essay on the Principles of Translation* d'Alexander Fraser Tytler (1792, Londres), et le remarquable essai de Friedrich Schleiermacher, *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (1813). La deuxième étape est celle de la théorie et de la recherche herméneutique. La question de la nature de la traduction est replacée dans le contexte plus général des théories de l'esprit et du langage. En même temps se forgent un vocabulaire et une méthodologie spécifiques, libérés des contraintes et des singularités d'un texte donné. La démarche herméneutique est lancée par Schleiermacher, puis adoptée par A. W. Schlegel et par W. von Humboldt ; son objectif est l'analyse de ce que c'est comprendre un discours oral et écrit et la tentative d'identifier ce processus à l'aide d'un modèle général de la signification. Cette démarche imprime à la question de la traduction un aspect nettement philosophique. Pourtant, le courant d'échanges entre théorie et besoin pratique subsiste. C'est à lui qu'on doit certaines descriptions du travail du traducteur et des rapports entre les langues. Cette ère de définition et de théorie philosophico-poétique qui a vu naître des textes de Johann Wolfgang Goethe, Arthur Schopenhauer, Paul Valéry, Ezra Pound, Benedetto Croce, Walter Benjamin ou Ortega y Gasset, et qui comporte déjà une historiographie de la traduction, s'étend jusqu'à l'ouvrage de Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme* (1946).

Après 1945 commence la période moderne de la traductologie. Les premiers articles sur la *traduction automatique* circulent autour des années 1940. Les chercheurs et les critiques russes et tchèques, héritiers du formalisme, appliquent la théorie linguistique et la méthode statistique à la traduction. On s'efforce, en particulier dans *Word and Object* (1960) de Willard van Orman Quine [1908-2000, philosophe et logicien américain enseignant à Harvard qui a contribué à la logique formelle et à la philosophie du langage], de cerner les rapports entre la logique formelle et les modèles de transfert linguistique. La linguistique structurale et la théorie de l'information influencent l'analyse des échanges interlinguaux. Les traducteurs professionnels créent des associations internationales et les revues spécialisées se multiplient.» (Steiner, 1998 : 327-330) Cette troisième phase n'était pas encore terminée en 1975 (parution d'*After Babel* de Steiner), l'époque où les méthodes de la logique formelle, de la théorie de l'information, de la théorie du jeu, de la

linguistique contrastive, de l'interprétation littéraire, de la sémantique, se développaient toujours.

« Mais depuis le début des années 1960, l'accent s'est déplacé. La «découverte» de l'article de Walter Benjamin, *Die Aufgabe des Übersetzers*, paru pour la première fois en 1923, ajoutée à l'influence de Heidegger et de Hans-Georg Gadamer, a encouragé les interrogations herméneutiques sur la traduction et l'interprétation. De plus, vers la fin des années 1960, on assiste à une perte de confiance en des vertus de la traduction automatique par rapport aux années 1950 et début des années 1960. La théorie et la pratique de la traduction se développent à la charnière de disciplines telles que la linguistique, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, et des disciplines frontalières comme l'ethnolinguistique et la sociolinguistique. » (Steiner, 1998 : 327-330)

Ce n'est que dans les années 1950 et 1960 que l'on commence à s'intéresser à la traduction comme objet de recherche. Les premiers à le faire ont été des linguistes, dont les plus connus sont Roman Jakobson (1959) et John C. Catford (1965) ; parmi les linguistes francophones, c'était Georges Mounin (*Les « belles infidèles »*, 1955, *Les problèmes théoriques de la traduction*, 1963), Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*La stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, 1958). Ils étudiaient en particulier les rapports entre langue de départ et langue d'arrivée et entre les langues et la réalité que celles-ci désignent, mais ni l'acte de communication ni la personne du traducteur n'ont occupé de véritable place dans leur réflexion. Ces aspects de la traduction intéressaient par contre beaucoup Eugene Nida, qui est considéré souvent comme le père de la traductologie moderne. Eugene Albert Nida, linguiste, mais aussi anthropologue, était recruté par l'*American Bible Society* pour aider les traducteurs à améliorer leur travail de traduction. Nida a été le premier linguiste qui a formulé explicitement dans sa théorie l'importance de l'objectif de communication de la traduction en fonction de récepteurs précis. Comme il savait que parmi les destinataires des traductions de la Bible, il y avait des groupes de locuteurs vivant dans un environnement polaire et d'autres vivant sous les tropiques, et que les références géographiques et culturelles de la société proche-orientale, abondantes dans les textes bibliques, risquaient de ne pas assurer une transmission efficace des messages, il a défini deux concepts d'équivalence entre le texte de départ et le texte d'arrivée : l'équivalence formelle, qui cherche à reproduire la forme du texte de départ, et l'équivalence dynamique, qui cherche à répondre aux besoins du destinataire (Nida, *Toward a Science of Translating*, Leiden, 1964). L'innovation résidait non pas dans la prise de conscience de la nécessité d'une adaptation aux besoins de lecteurs, mais dans l'introduction de ces nouveaux concepts dans une théorisation formelle de la traduction. (Gile, 2005 : 237-238)

Un autre penseur de cette période, dont la démarche se démarque de celle des autres linguistes, fut le Tchèque Jiří Levý, l'un des premiers à mettre le traducteur au centre de sa réflexion sur la traduction. Levý (*Translation as a decision process*, in *To Honor Roman Jakobson II*, The Hague, Mouton, 1967 : 1171-1182) pose la traduction comme un processus décisionnel, en y appliquant la théorie mathématique des jeux, qui considère les gains et les pertes de deux ou plusieurs acteurs ayant à prendre des décisions dans une situation de concurrence. (Gile, 2005 : 238)

La traductologie : l'émergence d'une discipline

En 1972, James Holmes (1924-1986) rédige un article fondateur *The Name and Nature of Translation Studies* (publié seulement en 1988), qui marque le début de la discipline consacrée spécifiquement à la traduction. Holmes cherche au début de cet article une désignation anglaise pour la nouvelle discipline et lance le nom de *Translation Studies* (correspondant à la *traductologie* en français, *traductología* en espagnol, *Übersetzungswissenschaft* en allemand), qui sera adopté par la communauté traductologique internationale anglophone. Holmes est l'auteur non seulement de la désignation de la nouvelle discipline, mais aussi de sa taxinomie et de la définition de ses objectifs qui devraient consister 1) à décrire les phénomènes traductionnels, et 2) à proposer des théories explicatives et prédictives pour rendre compte des phénomènes traductionnels.

Quant à sa taxonomie de la traductologie, il la divise en deux branches, la *traductologie pure* (la recherche fondamentale), et la *traductologie appliquée*. Dans la *traductologie pure*, il place la *traductologie descriptive* (*Descriptive Translation Studies*), qui étudie la traduction sur le terrain, et qui se divise à son tour en *traductologie orientée produit* (qui se concentre sur les résultats du processus traductionnel), en *traductologie orientée fonction* (qui étudie la fonction des textes traduits dans la société d'arrivée, donc la réception des textes), et en *traductologie orientée processus* (qui s'intéresse aux processus cognitifs permettant l'acte de la traduction). À côté de la *traductologie descriptive*, Holmes définit la *traductologie théorique*, dont la tâche consiste à élaborer des théories à partir des résultats de la *traductologie descriptive* et des apports des disciplines voisines. Dans la *traductologie appliquée*, il place la *didactique de la traduction* et les *outils* (lexicologiques, terminologiques, grammaticaux), la *politique de la traduction* au sens socioculturel (politique de l'édition) et la *critique de la traduction*. (Gile, 2005 : 239-240)

Daniel Gile, en réagissant à la taxonomie présentée par Holmes, propose sa propre taxonomie de la traductologie : il fait d'abord la distinction entre la *traduction écrite* et l'*interprétation* ; la traduction écrite peut ensuite se diviser en *traduction littéraire* et en

traduction non littéraire, et l'interprétation à son tour peut comprendre l'*interprétation de conférence*, l'*interprétation auprès des tribunaux* (l'interprétation assermentée, juridique), l'*interprétation de service public*. Dans chacune de ces branches, on peut pratiquer la recherche fondamentale aussi bien que la recherche appliquée. (Gile, 2005 : 241)

Malgré les reproches que l'on peut formuler à propos de sa taxinomie de la traductologie, James Holmes est considéré en général comme le premier qui a présenté la traductologie comme une discipline scientifique autonome dont on peut définir les traits principaux de la manière suivante :

1/ La traductologie en tant que discipline universitaire se focalise sur la traduction en prenant en compte la communication, la langue, la sémiotique, la culture.

2/ La traductologie est pratiquée par un groupe (au sens sociologique du terme) de chercheurs qui se définissent comme traductologues, même si leur formation d'origine ou le département dans lequel ils exercent leurs fonctions universitaires sont ceux des disciplines correspondantes.

3/ La traductologie est une interdiscipline, ce qui signifie qu'elle se place à la charnière de plusieurs disciplines et méthodes d'investigation. Les disciplines qui entrent en contact étroit dans la traductologie sont la linguistique (notamment la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique), la littérature comparée, les études culturelles (*Cultural Studies*), la psychologie cognitive (pour les études sur l'interprétation simultanée) et la sociologie.

4/ La traductologie est très hétérogène en raison de la variété des domaines étudiés (traduction littéraire, traduction scientifique et technique, traduction pour les médias, interprétation de conférence, etc.) et des phénomènes qu'elle étudie (le produit, le processus, l'apprentissage, les difficultés, la réception par les destinataires, l'organisation professionnelle, etc.).

5/ Contrairement aux linguistes, psychologues, biologistes, physiciens, historiens, la grande majorité des traductologues appartiennent à des départements universitaires qui ne portent pas le nom de leur discipline. Ils sont pour la plupart enseignants-chercheurs dans des départements de littérature ou de littérature comparée, de langues vivantes, d'études culturelles. Dans de nombreux pays, dont la France, il n'existe pas de départements universitaires de traduction. L'assise institutionnelle spécifique de la traduction à l'université se situe surtout dans les programmes de formation à la traduction professionnelle et dans les écoles de traduction et d'interprétation. Depuis les années 1980, avec les changements géopolitiques survenus en Europe et en Asie et avec la multiplication des échanges internationaux, on assiste à une rapide multiplication des

programmes de formation à la traduction dans les universités. On voit ainsi apparaître des départements de traduction, des chaires de traduction, et mêmes des facultés de traduction (notamment en Espagne). (Gile, 2005 : 242-244)

Diverses orientations de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle

Dès l'après 1945, la traduction a intéressé avant tout les linguistes qui l'abordaient par le biais des langues, et par conséquent, ils se concentraient sur la traduction comme produit. Dans le fameux livre *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, les auteurs J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958) font une analyse comparée en se concentrant sur les différences (*shifts* en anglais) entre textes de départ et textes d'arrivée. (Gile, 2005 : 246)

Peu de traductologues cherchent aujourd'hui à étudier uniquement les correspondances et différences entre les systèmes linguistiques. Certains traductologues, et particulièrement Danica Seleskovitch et ses disciples à l'ESIT (École Supérieure d'Interprète et de traducteurs, fondée en 1957, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle), ont rejeté la linguistique parce qu'elle s'occupait de la langue en dehors de tout contexte de communication. Pourtant, on trouve en général chez les traductologues un assez grand intérêt à l'égard de la linguistique textuelle et de la pragmatique. La linguistique de corpus suscite aussi l'intérêt des traductologues (voir le numéro spécial de la revue *Meta*, 43/4, 1998). Malgré le refus de l'ESIT d'étudier les problèmes posés par la traduction dans des couples de langues spécifiques que rencontrent notamment les étudiants en traduction, les manuels d'enseignement de la traduction consacrés à des couples de langues spécifiques continuent de paraître, et parmi leurs auteurs, on rencontre aussi des traductologues contemporains, dont les fonctionnalistes. (Gile, 2005 : 246-248)

Une caractéristique fondamentale de la pensée traductologique moderne est la conception de celle-ci comme une *action* au sens de *comportement*. La première à théoriser sur cet aspect de la traduction a été l'Allemande Justa Holz-Mänttari (*Translatorisches Handeln. Theorie und Methode*, Helsinki, 1984) dans sa conception de la traduction comme *action traductive* (*Translatorisches Handeln*). La théorie du *skopos* de Hans Vermeer, reprise et adoptée par de nombreux enseignants de la traduction (Christiane Nord et d'autres), fait partie de la même vision *fonctionnaliste* de la traduction. (Gile, 2005 : 248)

C'est également dans une vision de la traduction comme un acte du traducteur que Gideon Toury (*Descriptive Translation Studies – and Beyond*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1995) a mis au centre de la réflexion traductologique la notion sociologique de normes de traduction. Pour lui, la traduction se définit non pas par des

critères absolus, mais par des normes. Le traducteur fait des choix individuels qui sont guidés en grande partie par les normes en vigueur dans l'espace social dans lequel il vit et travaille. Des éléments idéologiques, politiques et religieux l'orientent vers telle stratégie, telle décision devant un choix. Une partie de la traductologie de l'école appelée *DTS* (*Descriptive Translation Studies*), qui se réclame de Gideon Toury, recherche et analyse les normes sous-jacentes à l'activité traductionnelle dans différentes sociétés et à différents moments de leur histoire. Dans le même courant d'idée appartiennent les travaux de l'Américain Lawrence Venuti qui part de l'hypothèse (polysystémique) qu'il développe dans ses travaux, selon laquelle les textes émanant d'une culture faible et traduits vers une culture forte ont tendance à être *naturalisés* (*domesticated*), c'est-à-dire rédigés de manière à paraître naturels aux lecteurs appartenant à cette culture, alors que les textes émanant d'une culture forte et traduits vers une culture faible ont tendance à être *exotisés* (*foreignized*) de manière à garder des caractéristiques de la langue et de la culture de départ. Venuti développe cette hypothèse en essayant de la vérifier sur un corpus de traductions ; il condamne à la fois cette situation, introduisant ainsi un élément idéologique dans sa réflexion (et se détachant ainsi du descriptivisme pur et objectif des *DTS* dans la conception de G. Toury). Les travaux de Lawrence Venuti font partie de ce que l'on a appelé le *cultural turn* (le *tournant culturel*), virage vers des préoccupations plus globales en matière de traduction. (Gile, 2005 : 248-250)

D'après la Canadienne Sherry Simon (*Gender in Translation : Cultural Identity and the Politics of Transmission*, London and New York, 1996), traductologue féministe, la traduction n'est pas un simple transfert, mais une véritable création et une diffusion de sens dans un ensemble de textes et de discours au sein de la société. D'autres traductologues de la même orientation soulignent que la traduction joue un rôle actif dans la société et la politique. Elle est considérée par eux comme un discours politique au sens large du terme, et sert d'outil pour examiner des questions historiques, politiques, idéologiques, identitaires, notamment dans le contexte du post-colonialisme. Paul Bandia (2000), de l'Université Concordia de Montréal, s'intéresse à l'impact de la traduction sur la culture colonisée. (Gile, 2005 : 250)

L'attention des traductologues se tourne dans les dernières décennies aussi vers les *universaux*, c.-à-d. vers les tendances qui reflètent des caractéristiques propres à la traduction, indépendamment des couples de langues concernées. L'un de ces universaux potentiels est l'*hypothèse d'explicitation* de Shoshana Blum-Kulka (1986), selon laquelle la traduction tend à être plus explicite que l'original. Un autre universel potentiel est l'*hypothèse d'une normalisation linguistique* de la traduction par rapport à l'original, avec un emploi plus fréquent par le traducteur des structures standard et une plus faible

fréquence de structures plus originales, par rapport à l'auteur d'un texte original. Un troisième universel est *l'hypothèse de la retraduction*, d'après laquelle une deuxième traduction d'un même texte a tendance à être moins naturalisante que la première. (Gile, 2005 : 250-253)

La reconnaissance de la traduction en tant que métier et en tant que discipline scientifique

Au XX^e siècle, En France, le traducteur sort en France (comme ailleurs) de son isolement et le métier commence à être reconnu publiquement comme participant activement aux progrès de la société moderne. Le grand rôle culturel est reconnu à la traduction littéraire : celle-ci constituait en 1972 le gros des traductions éditées dans le monde (plus de 40 000 titres), tandis qu'en 2000, le nombre total de traductions dans le monde était 73 840, dont 34 540, soit 47 %, de traductions littéraires. En France, la traduction littéraire occupait plus de 50 % des traductions publiées sous forme de livre en 2000, soit 5065 titres sur un total de 9502 livres traduits. (Sapiro, 2008 : 148, statistiques fondées sur l'Index Translationum). Il est significatif que des prix soient créés en plusieurs pays pour récompenser les meilleures traductions littéraires. À partir de 1937, la France crée le Prix Halpérine-Kaminsky en hommage du traducteur russe et médiateur important des rapports culturels franco-russes. Ce prix est décerné en 1938 à Pierre-François Caillé, futur président de la Société Française des Traducteurs, pour sa traduction du roman *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell. En 1945 le Prix Denyse Clairouin est créé, pour remémorer une traductrice morte en déportation pendant la guerre ; le prix récompense la meilleure traduction de l'anglais en français et son jury se compose au fil des années des personnes célèbres : André Gide, François Mauriac, Julien Green, Graham Green et d'autres. En 1956, La Société des Poètes français fonde le Prix Marthe Fiumi-Leroux réservé aux traductions de poésie contemporaine de l'italien en français ou vice-versa. En 1980, la Société Française des Traducteurs crée le Prix Pierre-François Caillé pour honorer la mémoire de son président-fondateur. (Van Hoof, 1991 : 115)

La reconnaissance publique du métier du traducteur prend aussi d'autres formes que la fondation des prix. L'organisation professionnelle des traducteurs est mise sur pied dès la fin de la Seconde guerre mondiale. En France, la Société Française des Traducteurs (SFT) est fondée en 1947 ; elle est ouverte à toutes les catégories professionnelles (traducteurs littéraires ou techniques, fonctionnaires ou indépendants, traducteurs jurés, etc.). Depuis 1954, la SFT publie une revue trimestrielle sous le titre *Traduire*. En 1953, la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) est fondée à Paris par

Pierre-François Caillé. C'est actuellement le plus important groupement international de traducteurs, d'interprètes et de terminologues comptant plus de 120 associations professionnelles et institutions de formation affiliées issues de 60 pays. La FIT représente les intérêts de plus de 80 000 traducteurs, interprètes et terminologues à travers le monde. La fédération s'engage à promouvoir le professionnalisme au sein du métier de traducteur et d'interprète et à améliorer les conditions d'exercice de la profession. Elle défend les droits et la liberté d'expression des traducteurs, interprètes et terminologues dans le monde. En 1973, les traducteurs littéraires se séparent de la SFT pour créer l'Association des Traducteurs littéraires de France (ATLF). (Van Hoof, 1991 : 115)

Les traducteurs français ont désormais leurs propres manifestations : en 1970, une *Journée de la Traduction* est organisée à Lille ; en 1972, un colloque sur le thème « L'auteur et son traducteur » a lieu à Nice ; en 1974, la SFT collabore avec la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) au 7^e Congrès Mondial de la Traduction à Nice ; 1977, la SFT fête son 30^e anniversaire et le 20^e de l'École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs (ESIT) par deux tables rondes consacrées au rôle de l'interprète de conférences et du traducteur ; en 1978 sont instituées en Arles les *Premières Assises de la Traduction littéraire* et en 1988, on assiste à la création dans cette même ville d'un *Collège international de Traducteurs*. (Van Hoof, 1991 : 116) Le volet professionnel de la traductologie est représenté non seulement par les activités d'associations telles que la SFT et la FIT, mais aussi par la publication des revues spécialisées telles que Babel, Traduire (de la SFT), Target, META, ou Lebende Sprachen, et par des livres pratiques sur l'exercice de la traduction et son enseignement d'auteurs tels que Jean Maillot, Daniel Gouadec, Daniel Gile, Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, Michel Ballard, et d'autres. (Gile, 2005 : 234-235)

En République tchèque (et en Tchécoslovaquie avant 1993), il existe aussi une organisation professionnelle des traducteurs. L'association *Jednota tlumočnicků a překladatelů* (JTP, l'« Association des interprètes et des traducteurs »), fondée en 1990, qui publie une revue *Tlumočení - překlad* (ToP), réunit tous les traducteurs qui veulent y adhérer et qui remplissent les critères d'adhésion (les traducteurs littéraires et techniques, les traducteurs jurés, les interprètes, les enseignants universitaires de la traductologie, etc.). La JTP fait partie de la Fédération Internationale des Traducteurs. Il y a une autre association réservée aux traducteurs littéraires seulement, *Obec překladatelů* (la « Cité des traducteurs ») qui décerne plusieurs prix. *Le Prix Josef Jungmann* est réservé à la meilleure traduction littéraire éditée dans l'année. *L'Anti-Prix Skřipec* est par contre un prix critique qui met en relief les défauts les plus saillants d'une oeuvre littéraire publiée dans l'année et dont l'objectif est d'améliorer la qualité générale des livres traduits.

L'association *Obec překladatelů* organise aussi chaque année un concours portant le nom de Jiří Levý (*Soutěž Jiřího Levého*, en hommage au plus grand traductologue tchèque, décédé prématurément en 1967), ouvert à tous les jeunes traducteurs de moins de 35 ans. La meilleure traduction qui gagne le concours a beaucoup de chances d'être éditée, et le jeune traducteur devient ainsi « visible » aux yeux des éditeurs. L'association *Obec překladatelů* fait partie du CEATL (Conseil Européen des Associations des Traducteurs Littéraires).

La reconnaissance de l'activité des traducteurs comme métier à part entière se manifeste aussi par la création d'un enseignement universitaire pour les interprètes et les traducteurs. L'augmentation du nombre des traductions et les exigences de plus en plus grandes quant à la qualité des traductions ont posé, en France comme ailleurs dans le monde, le problème de la formation des traducteurs, notamment depuis les années quarante du vingtième siècle. Les débuts d'un enseignement professionnel pour les traducteurs sont liés avec l'université de Genève, qui créa en 1941 une École de Traduction et d'Interprétation (où l'accent était mis surtout sur l'interprétation). En France, l'École des Hautes Études Commerciales de Paris installa en 1949 une section de traduction et d'interprétation, imitée en 1957 par la Sorbonne qui fonda l'École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs, et par l'Institut Catholique de Paris, qui fonda son Institut Supérieur d'Interprétariat et de Traduction. (Van Hoof, 1991 : 116) La traductologie de l'interprétation a commencé par un volet professionnel de manuels pratiques et de réflexions sur le métier d'interprète, dans les années 1950 et 1960. Puis, pendant une dizaine d'années, quelques psychologues cognitives et psycholinguistes se sont penchés sur les mécanismes de l'interprétation simultanée. Les premiers chercheurs se sont intéressés à l'emploi par les interprètes des pauses de l'orateur pour réduire éventuellement la simultanéité de l'écoute et de la production du discours d'arrivée, et au décalage temporel de leur discours par rapport au discours original. La quinzaine d'années suivante a été marquée par un vif intérêt traductologique pour l'interprétation, sous l'impulsion de Danica Seleskovitch de l'ESIT. En Europe de l'Est, et plus spécialement en Union soviétique et en Tchécoslovaquie, la recherche empirique et interdisciplinaire sur l'interprétation se développait sans cesse, mais elle était méconnue dans les pays occidentaux. (Gile, 2005 : 256-257)

La reconnaissance de la traduction comme discipline scientifique autonome suit d'assez près la reconnaissance publique du métier du traducteur (avec pourtant une trentaine d'années de retard), puisque la fondation des chaires universitaires de formation des traducteurs a favorisé la recherche universitaire sur la théorie de la traduction de différentes orientations (voir le sous-chapitre précédent). L'autonomisation de la

traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle est sanctionnée entre autre par la rédaction des livres consacrés à l'histoire de la traduction, ce qui confère une légitimité plus grande à l'existence de la traductologie en tant que discipline scientifique. Citons parmi les titres les plus significatifs dans le monde francophone et anglophone les suivants :

Edmond Cary : *La traduction dans le monde moderne*, Genève, 1956, livre consacré à l'histoire de la traduction en général, de même qu'un autre titre publié dans les années cinquante, en anglais : R. A. Brower : *On Translation*, Cambridge, 1959. Parmi les oeuvres portant sur l'histoire de la traduction en Occident, il faut citer avant tout Louis Kelly : *The True Interpreter : A History of Translation Theory and Practice in the West*, New York, 1979, et une oeuvre rédigée en français de Henri Van Hoof : *Histoire de la traduction en Occident : France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*, Paris, 1991. Lieven D'Hulst est auteur d'une publication consacrée à l'histoire des théories de la traduction en France : *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille, 1990, et Michel Ballard celui du livre *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, 1992, portant sur le développement de la réflexion traductologique en Europe occidentale (notamment en France, en Angleterre et en Allemagne, mais aussi en Italie), dès l'Antiquité jusqu'au début du vingtième siècle. En Tchécoslovaquie, c'est le théoricien littéraire et traductologue Jiří Levý qui fait paraître dans les années cinquante l'oeuvre *České teorie překladau*, Praha, 1957, donnant aperçu historique des théories tchèques de la traduction littéraire dès le Moyen Âge jusqu'en 1945. Notons enfin que la plupart des oeuvres susmentionnées traitent de la traduction littéraire, la traduction technique n'étant mentionnées que marginalement (seulement Van Hoof lui consacre des chapitres entiers dans son ouvrage).